

RÉMY ROCHAT

LES SAISONS

DE MON

VILLAGE



ÉDITIONS LE PÉLERIN

COLLECTION "PAYSAGES"

NO 3

REMY ROCHAT

LES SAISONS DE MON VILLAGE

1975 - 1976

EDITIONS LE PELERIN

1981

DANS LA MEME COLLECTION

1. JEAN - PAUL GUIGNARD *Derrière le Risoul, 1978*
2. JEAN - PAUL GUIGNARD *Voyage au bout du temps, 1^{er}*

*Il a été tiré 100 exemplaires de cette brochure
dont les 10 premiers numérotés et signés.*

no 2

Rémy Rivot

I N T R O D U C T I O N

Je vous présente les saisons de mon village. N'attendez pas, je vous en prie, un équilibre rigoureux entre chacune de celles-ci. Il y en aura beaucoup pour le printemps, pas mal pour l'été, et très peu pour l'automne et l'hiver. Pourquoi ? Ce sont là les mystères de la création. Et pourrait-on forcer son tempérament dans le seul but d'établir un texte qui respecte les proportions ?

Quant à la composition, je peux préciser ceci. La matière a été fixée pendant les années 1975, 1976, exclusivement. Elle a sommeillé, inchangée, pendant cinq ans, et ce n'est qu'en ce mois de mai 1981, par une lubie soudaine et incompréhensible, que je la reprends pour lui donner la forme que vous allez découvrir.

N'allez surtout pas croire que la matière de cette brochure épuise le sujet. En réalité ce ne sera qu'un essai. Et viendront par la suite, s'il est possible, bien d'autres textes qui verront défiler en une grande mais toute modeste fresque, les lieux et les personnages passés ou présents de ce village. Que celui-ci ne soit que pareil aux autres, certes, j'en conviens; mais il n'en demeure pas moins mon village, et je l'aime; comme vous vous aimez certainement le vôtre.

Amicalement.

Rémy Rochat

☆: / n = = @ w | - @ | @ @ ∞ @ @ / @ / @ n @ @ / - @ @ @ /
 @ @ @ - @ u @ : # @ @ / = : ' @ : - @ w / @ @ @ w / @ : @ @ @ @ -
 + @ @ @ / @ @ @ @ w / @ @ @ @ @ // - @ : @ / @ ! @ n @ @ ,
 @ @ : / @ @ @ @ @ / - n . . @ / - @ @ @ @ / @ : @ /
 = : = n . @ / @ @ @ @ / u @ @ @ @ @ / @ @ @ / = : @ - n : @ / - @ @ @ @ .
 . @ / = @ - @ @ @ @ @ / - @ . @ / @ ! @ n : / @ @ @ w /
 - n @ @ : . / = n @ . - n : @ / @ @ @ - @ : @ / @ n : /
 @ @ @ @ @ / @ u @ @ : . @ / @ @ @ @ / @ n @ @ @ / @ @ @ /
 @ @ @ @ @ @ @ @ / @ n @ @ @ / u @ @ @ : - @ @ : @ @ @ -
 - @ . @ // . ' @ @ @ @ @ @ @ / u @ @ @ - n @ : n @ @ / @ n @ -
 @ n @ @ / @ / @ . / @ u @ : @ @ @ - @ . @ / = : @ / @ @ @ /
 - @ @ : @ @ @ // @ @ @ / - n . = : @ / = : @ / @ @ @ @ @ / @ @ @ @
 + n @ = : / - @ @ @ @ , @ @ / @ @ @ @ @ / @ @ @ / @ @ . @ @
 . n . : / @ @ / @ @ ' @ - n @ @ @ / @ @ / @ @ @ @ / n @ @ @ /
 n = = n @ / @ . @ / @ @ @ @ : @ @ @ / : . = : . : @ /
 @ @ @ @ / @ @ @ @ / . @ / @ @ - @ : @ @ @ @ @ : /
 u @ @ @ @ @ / @ n @ - @ @ @ : @ @ @ @ @ @ / @ @ n . + -
 @ @ @ - u @ //

@ / @ n @ @ @ / @ n @ @ @ / - @ @ @ - : / @ = : = ' @ -
 @ @ @ @ n : n / @ @ @ @ / @ = : @ / - n . / @ - = @ . - @ /

@ ' @ @ @ n @ @ / . @ @ //

= @ @ @ @ @ @ = w /
 - w -

Il neige enfin sur le village...

Il neige; il neige enfin sur le village, des flocons larges et serrés. Des triangles passent. Ce sont des feux oranges partout. Aux Crettêts, aux Chappes, dans ma ruelle. Des silhouettes se déplacent sans bruit. Je marche aussi sous la neige, tout blanc, et je retrouve enfin un village que j'aime dans cette irréalité.

C'est un dimanche du mois de janvier...

C'est un dimanche du mois de janvier. Etonnement sans neige, mais plein de soleil. Les Brûlées sont en herbe. Il me faut aller en ce là-bas que j'ai abandonné si longtemps. Je marche donc dans les champs et me voilà au pied de cette pente raide que je gravis. Encore un peu et c'est la lisière du bois des Landes. L'herbe est sèche, je m'y assieds. Le village étalé vit son dimanche. Plus loin encore, se sont les lacs, le Pont, la Dent. Que je suis heureux de ce paysage-là, et comme je le sens vivre. Le passé, le présent et l'avenir me deviennent un tout. La vie reste la même, éternelle dans sa simplicité, et dans sa beauté aussi. Aujourd'hui vraiment je me rattrape de ces cent journées où je n'ai rien vu des terres de mon enfance que je croyais même avoir reniées.

Il neige, c'est le plein hiver...

Il neige, c'est le plein hiver. Je regarde à la fenêtre. La nuit est blanche. Ça tombe dru devant les lampadaires. Voilà du travail pour mon voisin demain à l'aube, comme pour tous les autres gens du village. Ça tombe tant et plus. Mais quel calme! Ah! le chez soit quand il neige; cette douce retraite au chaud alors que les casiers sont pleins de bois et que l'on regarde sans lassitude par la fenêtre la neige et le temps qui passe.

Arriverai-je à comprendre...

Arriverai-je à comprendre qu'élevé entre ses prairies et son lac on puisse un jour tout quitter pour ne plus revenir? Et dire, de retour en de rares fois, qu'ailleurs vaut mieux qu'ici? Je le dis franchement, ceux qui s'exprimeraient de la sorte n'auraient rien compris, ni rien su des passés proches et lointains de cette terre... les défrichements, les constructions, les exploitations diverses, les cultures, les plantages; tout cela accompli par des ancêtres sans lesquels nul d'entre nous n'aurait jamais vu le jour. Mais peut-être que pour beaucoup la vie ce n'est pas cela, nullement, et qu'elle peut s'accomplir partout ailleurs dans le monde. Un appartement, une épouse, un métier, et autour

de soit, indifféremment et à perte de vue, ces choses des autres que des ancêtres n'auraient pas connues.

C'est un jour tiède de printemps...

C'est un jour tiède de printemps, alors que la neige fond dans les cours et qu'il nous viendrait, si nous en avons encore l'âge, l'envie irrésistible de courir chercher nos sacs à nius. Voici, l'hiver se termine. La petite ruelle qu'il y a entre le collège et chez nous est libre; mais pleine de gravier que Frédéric Cornuz ne balayera pas avant trois semaines. Car c'est là que la neige fond pour commencer. Une serre aux premiers rayons de soleil, quand il n'y a pas de méchante bise. Qu'importe, c'est vite nettoyé, et allez, d'une craie ramassée sous le tableau noir de la grande ou petite école, on trace le triangle. Et à chacun de poser son niu; aux trois coins d'abord, puis au centre, puis au milieu des lignes. Prims, der... On se recule jusqu'au petit mur. Il y a nos poules qui picorent et gloussent dans la terre sèche du poulailler. Le premier a lancé son agathe. Qui est-il? Six-Sous peut-être, ou Mouton, ou tant d'autres qui se souviendront. Le soleil inonde notre ruelle, ruissemble sur les tôles du collège. La neige fond, partout. Nos vestes et nos sacs sont posés sur l'herbe. C'est à la sortie de

l'école. Il y en a qui pougnent, le défaut inadmissible que ne devraient avoir que les filles qui elles ne savent pas jouer. Les agathes roulent sur le goudron, des grosses, de toutes petites qui ne sont pas les moins dangereuses. Elles sont au triangle. Les plus forts enlèvent les nius un à un. Ça m'arrive parfois, mais pas plus souvent qu'à mon tour. C'est un jeu qui a ses règles que les gamins d'aujourd'hui ont oubliées. Ils ne savent pas jouer, les catchis! Vous leur diriez: viretette, poutzette, plombette, ils en tomberaient des nues. Et s'il leur fallait vous fixer les règles du triangle ou du pot ?

Que les années ont passé! Et combien sont-ils encore de mon âge qui ont gardé précieusement, comme toutes les autres choses de leur enfance, leurs nius d'autrefois; décolorés, râpés, mais si chargés de souvenirs, que rien qu'à les voir on en aurait des larmes aux yeux !

Le soir tombe sur cette journée d'avril...

Le soir tombe sur cette journée d'avril. Je suis à la fenêtre et regarde mon village. C'est dimanche. Il neige. Mon voisin rentre sa voiture. Les lampadaires ne sont pas encore allumés alors que pourtant des fenêtres se sont éclairées depuis longtemps aux façades

des maisons. Une silhouette descend le Crêt du Puits. Les toits des Crettêts sont blancs. Le soir tombe sur mon village. Le train passe. Il va vers le fond de la Vallée. Il disparaît derrière les Grayets. Des voyageurs l'ont quitté tout à l'heure à la gare. Ils sont revenus de la ville, contents de rentrer. Ils ont certainement regardé eux aussi par la fenêtre la neige qu'ils retrouvaient peu à peu, à mesure que le train montait vers le tunnel. Et puis après, ils ont vu le lac tout noir, et là-bas, au fond de la nuit, des lumières. C'est là notre village.

La neige a fondu lentement...

La neige a fondu lentement sous un soleil neuf. Tout s'est fait sans qu'on s'en rende vraiment compte. Ça a commencé aux pentes les plus raides et les mieux exposées, et puis sont venus les bords de route. Après, une tache s'est faite sur un grand plat, qui a grandi, qui en a rencontré d'autres et qui bientôt s'est vue parmi des centaines qui se touchaient toutes, ne laissant plus que des lambeaux de neige. Maintenant il ne reste plus à ce niveau qu'un maigre reste de neige au fond d'une cuvette.

Mais n'est-il pas temps d'aller voir là-haut sur les pâturages ce que l'hiver a laissé ? Ainsi je quitte le village au-dessus des Communs, non cependant

m'être retourné une dernière fois pour le plaisir de contempler un paysage unique, avec le Haut-des-Prés, la Cornaz, et dans le lointain les Vyffourches. Et puis voilà, après le tournant, c'est la forêt et les pâturages. Le reste est oublié. Dès cette heure me naît un monde où ce que je découvre est sans pareil. Avec beaucoup de solitude certes, mais avec aussi et surtout une paix comme on en goûte rarement ailleurs. On est si loin là-bas, si oublié, que c'en est une euphorie aux premiers contacts, surtout quand l'on arrive et que le soleil inonde ces hautes terres.

Ils épanchent le fumier...

Ils épanchent le fumier. Ca va très vite de nos jours, avec toutes ces mécaniques! Aussitôt la terre ressuyée, après le long hiver ou les premières pluies, les voilà qui passent cent fois au moins d'une journée. Et demain, ou après-demain peut-être, ils auront déjà fini. Le temps est à la bise, comme souvent au printemps; ce souffle glacé dessèche la terre et retient les sèves.

Autrefois le fumier, ce n'était pas pareil. Son épendage constituait même l'une des grandes opérations du printemps. A bras, de la courtine aux champs. On avait fait des tas qu'il fallait épancher dans les

côtes. On portait la fourche sur l'épaule. Voilà, c'est le début de l'après-midi, ni beau, ni mauvais. Des corbeaux noirs sont sur un ciel gris et s'abattent au bout des champs par volées. On secoue les fourches de fer à quatre dents; les tridents qu'on les appelle! Pour affiner les fourchées piquées dans les tas. La surface brune s'étend sur l'herbe qui verdit. On s'arrête un moment de temps en temps pour regarder la campagne. D'autres sont par-ci, par-là, à faire la même chose. C'est un travail lent. On crache dans les mains quand on reprend le manche de la fourche. Et l'on recommence, et les tas diminuent tant et si bien que voilà un coin de fait.

L'après-midi s'avance. Il est trois heures et demie, le moment des quatre heures! Ma mère amène le thé de la maison qui n'est pas loin. On reste debout, car le sol est encore un brin humide, ou bien on met sa veste pour s'asseoir dessus. Le thé fume dans les tasses, une petite vapeur court à la surface ambrée. Le thé est bon, comme sont bons le pain et le fromage. Le ciel reste gris et des corbeaux sont encore à tournoyer là-bas, au bout du champ. Il ne fait pas si chaud que ça. Mais le thé réconforte.

Et puis on va recommencer et poursuivre ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi, ainsi toute la semaine pour en finir avec cet épendage qui n'était décidément pas sans charme.

Mille ans que je n'ai pas vu le jour...

Mille ans que je n'ai pas vu le jour. Oubliés le soleil et les nuages. Je suis un vieux qui ne sait plus rien de l'existence. Et quand je sors enfin pour me retrouver à ces Cruilles proches, j'en suis inondé de lumière, comme ébloui. Ma sensibilité retrouvée. J'en pleurerais. Jamais comme en cet instant je n'ai senti ces choses avec une telle intensité.

Voici donc les champs plats du Crêt du Puits, les barrières, la terre molle des Cruilles et enfin l'étang. C'est là un monde béni, ignoré dans sa magnificence et que je goûte étrangement. Il vit maintenant de ses premières fleurs, crocus et populages, et de ses eaux brunes s'envolent des oiseaux effrayés.

Tout est souffrance...

Tout est souffrance. On a ce que l'on désire en vain, car le cœur ne se satisfait jamais. Il y a toujours un autre but et d'autres choses. Et cette angoisse persistante, d'où vient-elle ? Ah ! être en paix, avec soi-même déjà, puis avec les autres. Passer dans ce village en homme paisible et bon, et sur qui coulent des jours que rien ne saurait troubler.

On enlève les pare-neige...

On enlève les pare-neige. C'est vraiment le printemps. La saison des vacherins se termine. Le matériel des caves sèche aux côtés des maisons. On s'arrête sur le Crêt du Puits pour regarder la vie du village. Mon voisin, les mains dans le dos, contemple son jardin et sa maison. Frédéric Cornuz balaye la route. Il y a comme une odeur de poussière. Passe Romanens et le camion-citerne qui pompe les sacs de grilles. Il y a belle lurette que chacun a monté ses skis au galetas. Là-haut, à travers les vitres, le soleil s'étale sur les vieilles choses qui retrouvent elles aussi leur printemps. C'est une ambiance magique pour qui aime ces lieux tranquilles de sous les toits.

Dehors les cours pleines de gravier sèchent. Mon père est au jardin. Des abeilles vont d'une fleur à l'autre. C'est incroyable de vie. La vie pousse de partout. En nous-même d'abord. On est neuf. Oublié ce qui est derrière, lourd et inutile. On naît du présent, de cette tiédeur qui engourdit. Il souffle malgré tout, une petite brise. Le lac est bleu, là-bas. Le lac tremble. Comme on voudrait voir le village de son milieu, et entendre au loin cette vie heureuse. Mais la terre nous appelle; c'est aux champs qu'il nous faut aller; par les chemins de la Sagne, pas loin, aux Grands Billards seulement, près des bosquets gorgés

de soleil, à ces lieux d'enfance où notre mémoire retrouve des anciens passages vers chaque repli de terrain, vers chaque pierre.

Tôt le matin...

Tôt le matin partir sur mes chemins de campagnes. Un jour de mai, avant même que les enfants n'aient pris le bus qui les conduit à l'école. Aller partout où j'aurais laissé traîner mes souvenirs. Maintenant c'est le bruit du ruisseau qui va au lac, celui du Chenailton. Je m'arrête et regarde, heureux que le temps n'ait pas emporté avec lui, comme il l'a fait pour tant de choses, et le bruit de l'eau, et les fleurs éclatantes qui croissent sur ses bords. Ô la joie de retrouver intacts, après tant de jours vides, mon cœur et mes impressions d'enfant.

Le ruisseau coule... il y a des fleurs partout dans les champs. C'étaient les crocus il y a encore quelques jours, voici déjà maintenant des primevères, et des autres. Ça va très vite quand la nature est lancée. Le temps des dents-de-lion et des fayards qui s'ouvrent. Cette harmonie unique des jaunes et des verts. La renaissance est totale. Même en moi. Finis les mille ans d'âge. On est toute jeunesse. Ah! le printemps de mon village, de ses champs, de ses

forêts! Si court pourtant qu'à peine y a-t-on pris goût à cette saison-là, que voilà déjà l'été. Qu'on ne puisse pas s'en gorgier, et à tel point qu'on pourrait semer une telle magnificence tout au long de ses mauvais jours.

Un dimanche au soleil...

Un dimanche au soleil... le vallon de la Sagne nous attend. Voir le village s'éveiller à cette journée magnifique. Là-bas, tout au fond, les vaches pâturent une herbe épaisse. Quelques jours d'une pluie drue et chaude ont suffi. Et l'on entend leurs sonnaillles. Luminosité et croissance. Des fleurs pousseraient même sur la roche ce matin. On entend l'eau gicler au fond d'une grille. Des contours du Cul de l'Étang, je regarde le village au loin. Mais ce n'est qu'au retour que peu à peu, par le rapprochement, je découvre la vie de ce dimanche matin pas comme les autres. Des voitures et des gens. Les cloches sonnent soudain... l'heure du culte, déjà? Faudrait-il y aller moi aussi? Pour donner ce trop plein de bonheur, pour remercier de ce trop de richesses? Mon père descend la route; suivent Mme Raymond et sa fille, pressées. Mais voilà la porcherie et son odeur; de l'universel à portée de narine! Je passe. Les cloches

se taisent. Là-bas les orgues ont du prendre la relève. Mais là le silence soudain s'est fortifié, et je réentends l'eau couler au fond de sa grille. C'est ça la vie de mon village. Pas toute certes, car des gens, il y en a partout, au café, sur le lac, à l'église; près des maisons, au fond des écuries, dans les granges. Mais c'est une parcelle de cette vie commune dont le tout ne saurait être écrit par un seul homme.

C'est une journée du mois de mai...

C'est une journée du mois de mai. Tous les arbres s'ouvrent et nous donnent leur vert-tendre presque jaune. Ça a commencé vers l'Epine, à ce fayard toujours en avance sur les autres; ça a suivi partout ailleurs, en deux ou trois journées. Le ciel est lourd, gris-noir. Il va pleuvoir bientôt. Et voici que viendront sur les prairies des dents-de-lion par milliers; du jaune partout dans le vert éclatant, aux Combes Rondes, aux Plats du Séchey, et bien au-delà, par toute la région.

Je m'arrête au sommet des Communs. C'est le soir. Les lacs s'étalent au fond de la Vallée. Le village s'endort parmi ses prairies. Quelle harmonie, et qu'il

fait bon vivre sur ce coin de terre!

Ce bosquet est sur un pierrier...

Ce bosquet est sur un pierrier, au sommet de la colline. Je m'y arrête parfois pour regarder vivre le village comme je le fais aujourd'hui et comme l'ont fait tant d'autres avant moi. C'est si simple la vie, dans le fond. Il pourrait bien être près de cinq heures. C'est ça, voilà les cinq coups qui sonnent à l'église, pas loin. Et s'écoule le temps, et sonnent les heures de ce coin de terre. Là-bas c'est un mécanisme qui s'est déclenché. Ça vient en dix secondes, et puis ça y est, le poids retombe sur le bord de la cloche dont le timbre s'en va par-dessus les maisons et les prairies. Les gens entendent-ils encore, avec l'habitude ? et avec cette cloche qui sonne depuis si longtemps ?

Savez-vous qu'on l'entendait du Caprice quand il naviguait sur le Lac de Joux ? D'ailleurs les belles voyageuses, du pont de ce bateau, n'entendaient pas que celle-ci. Les timbres divers de toutes les autres des villages voisins, et même de celles du fond de la Vallée les surprenaient agréablement quand les vents n'étaient pas défavorables. Il ne manquait que les voix aigrettes, rapides et pressées des cloches de la chapelle encore non construite. Mais à le dire, voilà que je croirais les entendre, celles-là. Il y

a un petit air de bise. C'est dimanche matin. Elles sonnent à toute volée. Et moi je fais le tour de la maison, je regarde les fleurs et les abeilles et caresse les chats qui s'étirent au soleil dans la terre du jardin.

Ils sonnent les cloches...

Ils sonnent les cloches, ils tirent des coups de fusil. Voici la mariée et ceux qui l'accompagnent, et lui, le marié, en complet noir. Une très belle journée, mais pourtant avec une bise très forte, à vous en couper le souffle. Là-bas, au ruclon d'où je reviens, j'ai rencontré Philibert et sa fille. Et passent nos vies dans ce coin de pays! Une bise vraiment violente, à ne pas laisser s'ouvrir les crocus. Samedi. Le fils Genier mène du fumier; il fait des doubles-débrayages terribles quand il s'enfile sur le chemin de la porcherie. Le ciel est grand bleu, lessivé des derniers nuages qu'il y avait encore ce matin. Malgré la saison, ce n'est pas un temps à sortir sans son bonnet et sans sa plus grosse veste.

Et passe donc le troupeau...

C'est le matin. Je l'entends monter le long de la rue, je sors. Nous voilà tous sur le pas de porte. Et

passé donc le troupeau, ensouinaillé, magnifique. Ils ont déballé, poli, lustré toute leur sonnerie. Les plus belles clochettes et toupins, avec les plus larges courroies. Des pièces d'art, avec des rouges et des blancs sur le cuir noir, avec des paysages, des chalets, tout le folklore de notre pays. Et ça tape, et ça sonne et résonne. Mon Dieu, comme nous sommes remués. Ça vient de loin, on y échappe pas. Pour certains ce serait des larmes. Passent aussi derrière des jeunes filles qui ne nous regardent pas. Filles de plaine solides dont on ferait des épouses. Et puis il y a les autres, ces vieux avec le mandzon, de velours noir et brodé parfois, la poche à sel en cuir, la canne gravée. Quant aux patrons, tout de bleu vêtus, ils se sont arrêtés devant l'Hôtel du Cygne pour vite boire un verre. Ils sont de trois à cinq. Voilà soudain Goudron qui monte à belles enjambées pour rejoindre le troupeau. Il court dans les champs pour ramener les folâtres sur le droit chemin. Son grand-père, le petit Rochat, est aussi de la partie. Peut-on concevoir une montée sans des gens de cette trempe ? Et le troupeau maintenant a dépassé le collège où tous les enfants étaient à la barrière parce que c'est l'heure de la récréation. Et le troupeau arrive au virage. Il va disparaître, lui et ses chars, et ses filles et ses paysans en bleu. Mais on l'entendra longtemps encore progresser sur le Plat du Séchey, en route

vers le chalet où sont les pâturages.

Passent un train et des voitures...

Passent un train et des voitures de l'autre côté du lac. Là-haut c'est la forêt, là le gouffre, et cette paroi verticale de rocher, si effrayante autrefois à nos yeux d'enfant. Il me revient des souvenirs. On en rêvait de ce Grand Creux, il nous en remplissait d'angoisse de longues nuits. Car alors on ne le voyait pas inondé de soleil par un printemps de bonheur comme aujourd'hui; il était sombre dans une nuit sombre; on se hasardait là-haut, sur le bord de la falaise, et soudain, par un faux mouvement, on y tombait; une chute de mille mètres pour aller se fracasser sur les pierres du fond, ces larges plaques détachées de la paroi et pleines de cette mousse noire qui court comme des fougères à leur surface. Mais le Grand Creux pourtant nous attirait. On y descendait par l'échelle de fer, cramponnés à ses solides barreaux. On se retrouvait alors dans les roches, et après quelques acrobaties, c'était le fond. Un capernaïm de blocs immenses, vestiges des vieilles installations industrielles. Notre errance dans ce creux retiré de tout, silencieux, impressionnant; nos frissons d'explorateurs. Et puis,

après le retour par la pente herbeuse et raide, le grand air, le paysage étalé, avec le lac, et la Dent, et le village là-bas.

Bonport! Quels souvenirs! Une année ils avaient ouvert les vannes. L'entonnoir était plein, comme un lac, sinistre entre ses parois rocheuses. Nous y avions lancé un message enfermé dans une bouteille. On la voyait déjà, celle-ci, s'enfoncer dans le mystère de la montagne, et, après un très long voyage, ressortir à Vallorbe pour tomber dans les mains d'un brave homme qui nous aurait donné de ses nouvelles. Mais personne ne nous a jamais écrit. D'ailleurs a-t-on même attendu la réponse ?

Passent d'autres voitures, un avion dans le ciel laisse une longue traînée blanche. Il est si bon de rêver et de se souvenir.

Un coin de terre, c'est plus grand qu'on ne se l'imagine...

Un coin de terre, même circonscrit, c'est plus grand qu'on ne se l'imagine. Tenez, une montagne, un pâturage. Il y en a des plans, bons ou mauvais, des forêts, des combes. Là c'est sec comme une savanne, presque sans terre. Là-bas c'est humide, même mouillant, avec, au début de la belle saison, un champ immense de primevères violettes. Là encore c'est si ...

tourmenté qu'on s'y perdrait sans peine; à côté, pas loin, parfaitement plat, avec des terres riches que l'on fénait dans le passé. Un vrai monde que ces là-hauts. Mais voilà, si aimés et si parcourus soient-ils, on ne pourra pas les connaître mètre par mètre, et l'on ne saura hélas jamais tous leurs aspects, ni même tous leurs chemins dont certains, à peine marqués, ne sont plus que des vestiges où les anciennes ornières, bouchées par la terre et les feuilles, se devinent à peine. Mais c'est ainsi qu'on les aime, ces espaces, méconnus et mystérieux, et à découvrir toujours.

Fin de journée...

Fin de journée. Je suis appuyé à la pierre de taille de la porte et regarde devant moi. C'est un panorama de prairies que je nomme en moi-même pour le seul plaisir. La Sagne, les Brûlées, les Grands Billiards, les Landes. O poésie incomparable des noms de mon village!

Le ciel est orageux, la végétation en pleine croissance. Ce sont, pour l'essentiel, les innombrables dent-de-lion, partout, et par places déjà le blanc des couïques. Le printemps se finirait-il déjà pour céder la place à l'été?

Je regarde la couverture orageuse. Elle est noire,

épaisse, laissant en son milieu une vaste fenêtre ouverte sur un autre ciel, plus clair celui-ci, et sur quelques nuages perdus en des lointains extraordinaires. Je contemple cette masse énorme et vivante qui passe sur les prairies. A l'horizon le ciel est plus clair et je m'en trouve ébloui quand, de la masse sombre, je me détache pour contempler la crête des arbres.

Je voudrais ne rien faire longtemps, et rêver. La magie des nuages... matière, couleur, forme mouvement. Où vont-ils, si fabuleux ? Ils passent, et ceux qui les suivent apportent avec eux des formes nouvelles. Oh! qu'elle est douloureuse cette impossibilité à fixer ces choses changeantes et sans lendemain. Et malgré tout, avec le printemps, pourquoi veut-on toujours recommencer ? Comme si personne n'avait vécu en ces siècles où des nuages semblables passaient ?

Le 1er août, le vieux cabaret est décoré...

Le 1er août, le vieux cabaret est décoré, avec du monde sous le grand néveau, et des lampions pendus. Le soir, à huit heures, les cloches sonnent. Des chars sont arrivés. Le cortège se prépare. Il y a des gamines bien habillées, de vraies petites paysannes avec le costume de notre canton. Des fusées montent dans la nuit. Grobet vient de finir à la laiterie. Un gamin

tourne des allumettes rouges.

Je pense à nouveau aux grandes vacances d'autrefois. Le dernier jour d'école, on avait lavé au savon noir les taches d'encre sur les tables. Avec les années tout le brillant de celles-ci s'en était allé. Je les vois encore ces tables et ces grosses taches, et je n'oublie pas non plus l'odeur du savon noir. C'en était bien fini de cette classe, pour six semaines au moins, pour une éternité. Les vacances! Il y avait certes les foins qui m'attendaient. Mais le soir, mais les jours de pluie! Ah! c'était quelque chose que cela. Quelles parties! J'aurais plus à dire sur un de mes étés d'autrefois que sur dix d'aujourd'hui.

Il me revient aussi le goût du pain blanc qu'on prenait dans l'armoire de ma grand-mère. Le meilleur était celui à Piquet qui faisait beaucoup de miettes. Ça changeait du gris à Tiétié qu'on avait toujours à la maison. Et le goût du chocolat qu'on recevait, deux carrés, pour aller chercher du bois dans le bûcher au-dessus de la remise. Cher monde de mes vacances, les meilleurs moments de ma vie, et de loin. Non, ce ne sera plus pareil désormais, et rien de ça ne saurait revenir.

La vie change....

La vie change. Il y avait neuf exploitations agricoles, désormais il n'y en aura plus que huit. Fini pour nous d'arpenter les crêts au-dessus de la porcherie. Et pourtant comme nous aimions vivre cette activité d'été, et par là nous mêler à celle des autres.

Charly passe avec ses grands bras de machine... c'est un véritable monument que cet engin-là, mais cependant, allez faucher comme lui les Combes Rondes... un billard, un terrain de football où pas un brin d'herbe ne dépasse. Voici Nestor avec son grand vert, Loucky, l'Armand. A chacun ses coins. On suit le tournus. On sait par où ils commencent, par où ils finissent. Des côtes brûlent au soleil en face du village. On voit tout sans être curieux. C'est la vie. Genier et ses fils, à la Sagne, au Cul de l'Etang, et plus loin encore, aux Grands Billards.

Du foin traîne sur la route, chassé dans les bords par les voitures et les vents, par les orages aussi. C'en est un soudain. Ça craque de partout au-dessus des champs. Un bel orage. Ils vont et viennent avec leur auto-chargeuses. Ça va très vite. Mais voici les premières gouttes, les autres, serrées, qui se touchent toutes. Ils rentrent sous la pluie. C'est un déluge. Autrefois je me disais: pourvu que ça dure un peu tout de même, autrement, ma mère, dans cinq minutes, la voilà qui reviendra à la charge... c'est

bien une suisse-allemande... il faut aller tourner ce bout de champ, peut-être qu'avec ce soleil... Ça fait toujours mal de recommencer le travail en plein après-midi, si bien à ne rien faire ainsi au beau milieu de la journée où l'on s'est déjà dépondu à rentrer deux ou trois chars. On a changé de chemise, on est bien sec et l'on boit le thé à la chotte. Dehors la pluie tombe toujours. C'est très doux. L'eau gicle sous les voitures, ce n'est pas la petite averse, c'est bel et bien le bel orage qui se calme pourtant, mais qui reprend à la nuit. Des éclairs incroyables, et ça tonne, et ça gronde, et la maison va flamber, nom de sort. Mais non, ce n'est pas encore la fin du monde, l'orage se fait régulier. L'eau du toit s'écoule dans les chéneaux. On l'écoute, on s'endort. Voici, la grande paix du monde s'est étendue sur mon sommeil.

L'été, quand je retrouve le vieux perron...

L'été, quand je retrouve le vieux perron, il me revient des souvenirs; toujours les mêmes...

Le soleil brûle la pierre chaude où nous sommes assis. Des hirondelles sortent en sifflant de la grange où elles ont un nid. Une chenille rampe dans la poussière et va se glisser dans un trou du perron. Une autre trouve des obstacles, des pailles ou des brins

de foin. Et puis la voilà écrasée, par mégarde, ou, qui le sait, volontairement, petite tache verte sur la pierre, visqueuse, dégoûtante. C'est l'été, le temps bienheureux des vacances et des têtes de nègre à quatre sous.

Voici Gniolaz sur son banc, devant la maison...

Voici Gniolaz sur son banc, devant la maison. C'est un de ceux qui connurent le village tel que je voudrais le recréer. Mais comme ni lui, ni aucun de son âge qui a accompagné ces choses-là, ne racontent rien, il me faut le faire moi-même. Bien que parfois je ne puisse dire que des fragments d'histoire. Des bribes d'images pour reconstituer le tout d'un monde passé. Peu à peu et patiemment.

Voilà les trente paysans du village. Chacun va couler sa goutte de lait. Il y a une vache ou deux dans toutes les maisons, et, la saison venue, chacun s'en va faire les foins. Même Femil qui ne sort qu'avec le déclin du jour, quand il fait moins chaud, parce que la journée ça éprouve trop. Même Robert dit Flaubert, avec sa brouette et son fleurier. Oui, tous s'en vont dans les champs. Les vacances sont inconnues, ou seulement de ces demoiselles de la ville au teint pâle qui viennent se refaire une santé au Bugnon. Donc le

village est aux champs, et des chars à échelles roulent sur les chemins de terre blanche, écrasent des cailloux. C'est un va-et-vient énorme. Des dames avec les quatre heures, des faucheurs, les patriarches; tout le monde, et les enfants, et les chevaux, les tavans, le soleil trop chaud, et le ciel qui soudain s'obscurcit.

Voilà maintenant le moulin, avec les familles qui y ont vécu. Voilà encore l'Echo du Risoud, le Chœur de dames que dirige ma tante Annette. Le lac alors vient jusque derrière le village; quand il a trop plu, il inonde les caves des maisons. Ce lac, vers les années 45, 46, ils le ramèneront à son niveau actuel; ça fera une grève blanche immense, et puis le gazon viendra, et un jour, là derrière, c'est l'Armand qui fera les foins.

Tout à coup m'apparaît Bonport dont la ferme a brûlé, et l'entonnoir qu'on a vidé et dont les matériaux ont fait l'esplanade que vous savez. C'est le cheval à Tri qui tirait les wagonnets du fond à la surface. Quand on regarde bien, à droite, on voit encore où se trouvaient les rails.

Faut-il poursuivre avec ces souvenirs d'un temps si lointain? Mais c'est qu'elle est tenace la magie de l'évocation. Voici encore le train à vapeur qui fume, hoquète et s'arrête finalement à la halte des Charbonnières. La famille à Mme Jaccoud est sur le

quai. Ailleurs, au Pont, c'est le Capri avec ses belles endimanchées. Elles ont fait un grand signe au train qui passait. Et dans les wagons on a répondu. Une belle journée en vérité, où la vie se boit comme un verre de champagne!

Je me souviens de cinq magasins en mon village...

Je me souviens de cinq magasins en mon village. Le premier à disparaître fut celui que l'on appelait chez l'Aline. Il y avait, dans le bas de la porte d'entrée, une cheville de métal qui traversait le panneau de bois de part en part. Il suffisait de la pousser pour qu'elle retombe à l'intérieur, claquant la porte à laquelle elle était retenue par une ficelle. Que nous l'avions enfoncée cette cheville, et pour le seul plaisir de voir invariablement la Lina la remettre en place! Mais à quoi servait-elle, dans le fond? On a jamais su, c'est là un des mystères de notre enfance.

Donc ce fut-là la première boutique à fermer ses portes. De grandes soldes à 15 % de rabais! Adieu les nougalines et les têtes de nègre à quatre sous de chez l'Aline. Mais en fait ce n'était pas que la mort d'un magasin. Avec ces années transitoires s'achevait mon adolescence. Et je pouvais dire encore:

1 les chars à échelles, les chevaux, les faucheurs; adieu les Tsun douze à la lignée, avec l'oncle Samuel dans les bouts, le Claude ailleurs qui s'arrache les peaux des mains, et les chironis de tous les soirs. Adieu aussi Séraphin, toi qui ne reviendras pas, toi qui avais tué une vipère sous tes gros souliers aux Combes Rondes et qui étais si fort, que tu pouvais soulever un enfant d'un seul doigt, ou encore décharger un char de foin en dix fourchées.

Quelques années plus tard, la Coopé, juste à côté, faisait de même. On vendit le tout, les meubles et les comptoirs. Quand il fallut démonter cet agencement, j'y étais. Il y avait encore des odeurs d'épices au fond des tiroirs, et je reconnus l'endroit où était la viande ou le fromage. Combien donc de mille fois soulevée cette porte de verre, pour servir ces dames du village qui venaient au commissions ? Derrière le comptoir, c'était la Mina de la Cornaz. De l'autre, dans un coin, les encres, les cahiers, les cartes postales. La vaisselle était derrière, les lainages dans le fond. Tout cela jusqu'au jour où l'on vit une affiche collée sur la porte d'entrée. Il y était écrit: "Nous avisons notre fidèle clientèle que notre magasin des Charbonnières sera définitivement fermé le 10 février 1973, à 13 heures".

Et voilà que ces jours-ci on nous dit encore que Toto est à l'hôpital, que ça ne va pas fort du tout.

Une attaque. On est inquiet. C'est qu'on pense à son petit magasin, et à cette sonnette qu'on a si souvent entendue; et à lui qu'on veut retrouver derrière son comptoir, avec sa casquette, sa tête ronde, ses lunettes; avec son mandzon, ses ouaih, ouaih, et sa manière de se courber puis de se redresser. Mais non, Toto va revenir, et il nous fera encore à l'occasion de ces factures où l'écriture est petite, mais impeccable, et sans aucune trace de tremblement. Et l'on reverra longtemps ce magasin déjà d'autrefois, avec ses cartes postales, son odeur, ses cigarettes, et, au dos de la porte, ses couteaux sur un carton.

Notre Toto est revenu...

Notre Toto est revenu; le voici sur le seuil de sa porte. C'est le plein temps des foins. Mais il y a belle lurette, lui, qu'il ne les fait plus. Son char à échelles est à la grange, immobile depuis vingt ans au moins. L'un des derniers du village. En deux décennies tout a été accompli. Sami de l'Épine un jour, à ce qu'il raconte, en conduisit sept à la queue leu leu du village au Creux Martinet. Il était déjà vers la scierie que le dernier tournait encore en face de chez Jameli! Ainsi s'en est allé notre vieux village. Bientôt il n'en restera plus rien. Et un jour, à nous qui

en avons vécu le terme, on viendra nous le faire raconter; à moins bien sûr que rien de ce passé n'intéresse plus les générations à venir.

On a vraiment juste connu les dernières images. La bande à Tsun déjà racontée, celle à Octave, la dernière qui subsiste en cette heure; le triangle à Pache, le char à l'Armand avec son cadre pour les ordures, et qu'il conduisait au ruclon de la Goille où il y avait parfois des chats et des chiens crevés dans l'eau, le ventre à l'air. On aura juste connu aussi les engrangements dans la ferme à Rodzet. Quelle vie avec ces anciens systèmes où le cheval, traversant la route, devait tirer un câble pour que monte le foin dans la grange. Je me souviens comme si c'était hier.

Voilà la fontaine couverte, les gros tavans aux devrières desquels on enfilerait des pailles et qui partent comme des flèches dans l'air tiède des soirs d'été. Dans la landrover à l'oncle Samuel, il y en a d'autres, tout aussi gros, qui battent de l'aile contre la vitre; et il y en a d'autres encore qui se gorgent de sang sur les flancs des chevaux ou à leurs articulations; ceux-là, quand on les claque, ils font une grosse tache rouge dans la main et sur le pelage de l'animal.

Voilà encore la fontaine à Will où l'on se gicle; les vaches que l'on détache pour aller y boire, et les

chevaux. En voici précisément un; c'est la Brunette, son pas résonne sur la route et sur les pavés de la cour; clop, clop, clop. A la boulangerie, il y a Tiétié et son épouse qui vendent du café Villars qui sent si bon quand il vient d'être moulu. Plus loin, à côté, c'est la laiterie et ses marronniers. Je me souviens du camion Knorr auquel mon père venait goûter une soupe entre la fabrication de deux fromages. Celle-ci nous avait semblé bonne à nous aussi, mais elle était si chaude! Sur cette même place d'autres, en des saisons différentes, vendaient des habits. Il y avait des ballons pour attirer les enfants. On sortait de l'école. On aurait tant aimé couper ces ficelles qui les retenaient et les voir monter tout droit dans le ciel de notre village, par-dessus le vieux moulin. Des combines à Fifi qu'on a peut-être jamais faites.

Mais comme ce sont-là de vieux souvenirs; ils remontent à mille ans au moins. Que si, c'est là un très lointain passé et depuis, il en a tant filé de ces années qui sont devenues si courtes. Un mois d'alors, c'est un an d'aujourd'hui. Ah oui, vous pouvez me croire, il est bien loin le temps des marronniers de la laiterie, avec le vieux moulin en contrebas où la Masse, dans les fenêtres de vent, allait faire ses premières armes à coup de cailloux. Mon Dieu, que de choses on dirait de cela, et comme s'en sont allées les belles heures de notre enfance!

A peine si j'ai tiré le pis d'une vache...

A peine si j'ai tiré le pis d'une vache. Les sales bêtes! Toujours le pied dans le seau, et leur queue embardouflée sur la figure. Vlan, à toute volée, comme une gifle, pire, comme un coup de martinet!

Fais-tu de l'écume, me disait encore ma grand-mère, et y a-t-il de la mousse quand tu remplis la boille? Je l'avoue, je n'en faisais pas beaucoup. D'ailleurs le temps où nous allions ne plus avoir de vaches n'était pas loin, et pourtant je le regrette parfois. Car une maison qui a perdu son écurie, n'est plus la même maison. Et j'aimais ce bruit de chaînes contre les tuyaux d'eau, entendu la nuit de ma chambre à coucher. On savait les vaches là-bas, dans la tiède écurie, et leur présence, sous le même toit, était gage de sécurité, et comme d'éternité.

Il y a de la lumière au Vieux Cabaret...

Il y a de la lumière comme autrefois au Vieux-Cabaret. Oh! le temps de Louis Pillevuit, ou plus ancien encore, avec Jeanne jeune et belle, et son père Louis. Un son de violon, une partie de piano, des voix montent dans la nuit fraîche. La fenêtre est ouverte sur les prairies. C'est le Vieux Cabaret, hors du monde

et hors du temps. Mais tout se termine déjà; c'était comme un rêve.

Pourtant je suis allé une nouvelle fois là-bas. Et le maître des lieux, Gaston Décombaz, m'a fait voir cette chambre du 27 juillet 1906, telle qu'alors, vraiment inchangée; avec les mêmes meubles, le même plafond de gyps aux moulures savantes et surtout la même ambiance. Puis nous sommes allé à l'arrière, sous le néveau intérieur où passaient les habitués de l'auberge. Cette partie de la maison constitue le devant d'autrefois, lorsque le Crêt du Puits était la seule route. Voici même la place où pendait l'enseigne de la Croix Blanche, et celle où s'entraînaient les gymns du village les jours de pluie. C'est un monde retrouvé. On devine la fumée derrière les fenêtres; ce sont les gens d'ici, d'ailleurs, et les jeunes des Charbonnières attablés. Mais le temps, comme pour bien d'autres choses, à emporté avec lui ces personnages dont nul n'aura gardé le souvenir.

Le marronnier de l'école a perdu ses feuilles...

Le marronnier de l'école a perdu ses feuilles de couleur petit à petit. Pour le sorbier du bord de la route, ça s'est passé en une seule fois. La nuit, il

a gelé, et le lendemain elles sont tombées par dix à la fois sur la route et dans le champ, toutes vertes encore. C'est l'automne. Il y a des vacherins dans les caves et des planchettes sèchent déjà aux façades des maisons.

C'est le soir...

C'est le soir. Malgré la saison il y a encore des vaches en champ. On entend des sonnailles au fond de la Sagne. Beauté et bonheur de cette vie agricole. Douceur de cet automne où les choses vont s'assoupissant. Paix. C'est le mardi soir, neuf heures. Des autos sont parkées dans la cour du collège. Il y a de la lumière à la petite école et l'on entend des voix au travers des fenêtres derrière lesquelles se profilent de grandes silhouettes. Le choeur-mixte a répétition. La vie du village ce soir s'est concentrée-là, dans cette classe où l'on chante.

Voici revenu le temps des taupes...

Voici revenu le temps des taupes! Les regains sont fauchés et rentrés, les prairies nettes. Il ne reste

plus que cette courte dernière herbe où les taupinières poussent nombreuses entre les colchiques. Il est donc grand temps de sortir mes trappes à taupes rouillées de l'armoire vermoulue de la boutique. C'est que celles-là ne servent plus depuis le temps si lointain où les gamins du village se les volaient. Mais attention, ces trappes-là ne furent jamais celles d'un maître. Les bêtes me trompaient. Oui, parfaitement, elles passaient par un autre trou, enterraient mes trappes ou les déterraient sans s'y prendre. Et le temps en plus s'en mêlait. Il pleuvait, tout se bouchait, tout se perdait, et la Sagne était devenue une vraie pateaugeoire. Je n'y retournais pas pendant une semaine. Et quand enfin je me décidais, elles étaient introuvables. On avait les mains glacées, les genoux mouillés. Avec cela la pluie n'avait même pas cessé. Ah! c'était beau la taupe! Dix jours encore et j'allais les relever sous la neige!

Je regarde l'armoire rouge et le sac où elles sont. Je les prends, bien rouillées, pleines de terre et avec des boutons blancs en guise de boucles. Ce sont les miennes, que je n'ai jamais volées, je le jure, celles de ma petite activité d'autrefois. Faudrait-il aller les perdre maintenant, alors que les objets de mon passé me sont tous devenus culte et souvenir? Ah! laissons plutôt ces pauvres bêtes

en paix et allons nous promener sans rien faire parmi les champs de mon village. Car les taupes, en somme, ça doit rester dans mes rêves, seulement!

Et le temps nous emportera...

Et le temps nous emportera. Ils feront des Noël sans nous, avec un arbre comme aujourd'hui, des boules, des bougies, du bonheur, et l'oubli de toute peine. Et nous, nous ne serons plus là. Au printemps ils iront sur des chemins pleins de soleil par un mois de mai où tout s'épanouit. Comme je l'ai fait, avec le village derrière, et sans penser à ceux qui les auront précédés et qui ne seront plus. On est décidément que d'un jour. Tristesse. Mais il faut se redire parfois cette brièveté pour comprendre que c'est maintenant l'heure du plaisir. Et pas demain, ni après. O qu'il est beau le soleil par la fenêtre, et qu'elle est belle cette vie qui m'attend à tous les coins de cette terre que j'aime!

Notre Noël à nous...

Notre Noël à nous. On l'avait fait dans un fortin.

Il avait tant neigé devant la maison qu'il y en avait à la hauteur des branches du marronnier. Et c'est là-dedans, quand elle s'était bien tassée, que nous l'avions creusé et arrosé pour qu'il durcisse au gel. Il était même devenu si dur que c'est à la pioche que notre grand-père l'avait attaqué quand quelques jours après il fallut sortir le cabriolet de la remise. Notre Noël à nous dans cette caverne de glace, à l'écart du monde, rejointe par un couloir étroit où pas un adulte n'aurait pu pénétrer. Il y a mes cousins. On a mis un arbre. On l'a décoré de boules et de guirlandes. On allume des bougies, des vraies. C'est magnifique. On reçoit des cadeaux des plus grands, un petit livre, une orange aussi. J'avais peut-être cinq ans. Voilà vraiment un autre monde. Notre Noël à nous ! Avec le petit sapin qui illumine notre sanctuaire. Il y a de la magie là-dedans, du merveilleux. C'est un instant privilégié de notre enfance, un beau parmi les plus beaux, et je ne l'oublierai jamais.
